

Nos peines
indicibles

Du même auteur

En autoédition :

ROMANS

- Une parenthèse dans ta vie... (Les Lilas T.1) [2017]
Il n'y a pas d'ombre sans lumière (Les Lilas T.2) [2017]
Ces oiseaux qu'on met en cage [2017]
Tout va bien, je t'aime (Les Lilas T.3) [2017]
Te revoir à Penn Avel [2018]
Quoi qu'il nous en coûte (Envers et contre tout T.1) [2018]
Quoi qu'il advienne (Envers et contre tout T.2) [2019]
Les Lilas – l'intégrale [2019]
Plus douce est la vengeance [2019]
Ne lui dis pas qu'il me manque [2019]
Pardonne à la vie [2020] réédité en 2023 par Hauteville
C'est la pluie qui fait grandir les fleurs [2021]
Envers et contre tout - l'intégrale [2023]

NOVELLAS

- Le bonheur se moque bien des saisons (Nos différences T.1)
[2022]
Un pont entre nos deux mondes (Nos différences T.2) [2022]
Comme le jour et la nuit (Nos différences T.3) [2023]

En édition traditionnelle :

- À tes souhaits (recueil de nouvelles) en tant que coauteur chez
Something Else Edition [2020]
- Le Trésor de l'ultrasensibilité (avec Alban Bourdy) aux éditions
Ellebore [2021]

Nos peines indicibles

Marjorie Levasseur

Roman

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Droits d'auteur © 2020-Marjorie Levasseur

Tous droits réservés.

Dépôt légal : Mars 2023

ISBN-13 : 979-10-359-9846-2

Éditeur : Marjorie Levasseur

www.marjorielevasseurauteur.com

Composition couverture : Guillaume Levasseur

*Tu m'avais dit qu'en son temps le chagrin de l'absence
s'efface devant la mémoire des souvenirs heureux. Quand
cesseras-tu de me manquer autant ?*

Le premier jour — Marc Levy

– Prologue –

Juin 2017

Aurélié grimpa aussi vite qu'elle le put les marches des trois étages de l'immeuble par l'escalier de service menant jusqu'au toit. Il fallait qu'elle arrive à temps, elle n'avait pas le choix. Elle ne pourrait jamais se le pardonner si cette gamine allait jusqu'au bout de son geste. Si au moins elle avait pu compter sur du renfort, mais non, personne n'avait pris ses inquiétudes au sérieux. Les uns prétendaient qu'elle se faisait des idées, les autres que ce n'était pas du tout dans le caractère de cette élève de commettre un tel acte, et d'ailleurs... quelles raisons la pousseraient à le faire ? Autant crier dans le désert, les alertes d'Aurélié n'avaient servi à rien ! Et à présent, elle se retrouvait seule pour tenter ce sauvetage de la dernière chance. Le destin de cette lycéenne reposait désormais exclusivement sur ses épaules. Quelle responsabilité ! Si jamais elle échouait...

La jeune infirmière scolaire secoua la tête avec énergie pour chasser les images funestes qui traversaient son esprit. Elle devait se concentrer sur un unique objectif : rejoindre Léna.

À bout de souffle, elle atteignit le palier intermédiaire, pestant contre son manque cruel d'endurance qui la freinait dans cette ascension qui avait tout, en cet instant, de celle de l'Everest. Aurélié prit une grande inspiration avant de se forcer à avaler quatre à quatre les marches restantes. Elle arriva, le visage rougi par l'effort et le corps plié en deux, devant la porte vitrée qui donnait accès à la terrasse aménagée

sur le toit du bâtiment. Elle expira bruyamment et releva lentement la tête, ses yeux semblant fixer un point invisible au loin. Soudain, ses traits se figèrent d'effroi et la panique la submergea.

Ne saute pas, Léna. Je t'en supplie, ne saute pas...

Dans ce large couloir dont les murs couleur coquille d’œuf étaient recouverts de tags tous plus hideux les uns que les autres, Agathe n’entendait plus guère que le martèlement de ses talons sur le carrelage fissuré par endroit. Ce lycée n’avait décemment rien à voir avec le collège lyonnais, moderne et lumineux, dans lequel elle avait travaillé pendant les trois dernières années, et encore moins avec le centre médico-psychologique pour enfants et adolescents où elle avait officié avant son changement de carrière. Non, le centre était un lieu accueillant, chaleureux dont toute l’architecture et la configuration avaient été pensées pour le bien-être des jeunes patients. Ici, dans les couloirs du lycée François Ravailac¹, tout était sombre, dégradé et transpirait la tristesse. Quelle idée saugrenue aussi de donner le nom d’un régicide, certes maître d’école, à un établissement d’enseignement secondaire ! Et ledit Ravailac n’était même pas un Grenoblois !

Agathe jeta un coup d’œil à sa montre : 9 h 28. Elle avait rendez-vous à 9 h 30 avec Monsieur Dalember, le directeur du lycée. Elle avait tellement tourné en rond, se perdant dans les méandres des nombreux couloirs du bâtiment, qu’elle était quasiment certaine d’arriver en retard à cette entrevue, ce qui serait du plus mauvais effet pour une future prise de poste. Elle poursuivit néanmoins son avancée, essayant de se convaincre que ses pas allaient bien la mener quelque part.

¹ Il est bien évident que ce lycée n’existe pas dans la réalité et qu’il ne viendrait à personne l’idée de donner un tel nom à un établissement scolaire... J’ai fait ce choix pour accentuer le côté un peu glauque de ce lycée.

C'est alors qu'arrivée à hauteur d'une porte de service qui avait tout l'air d'un placard destiné aux produits d'entretien, elle entendit une sorte de gémissement. Ses sens en éveil, elle marqua brutalement l'arrêt, inquiète à l'idée que quelqu'un, à l'intérieur de ce local, puisse être potentiellement souffrant. Déformation professionnelle. Infirmière depuis quinze ans, elle était rompue à ce genre d'analyse : repérer le moindre signe de douleur, de malaise d'un patient. Ce n'est que lorsqu'elle distingua un autre gémissement plus grave qu'elle comprit que les deux personnes qui se trouvaient derrière la porte étaient davantage en train de se faire du bien que du mal. À cette pensée, Agathe sentit le feu lui monter des joues jusqu'à la racine des cheveux, ce qui n'était pas bien difficile à constater étant donné sa peau d'albâtre. C'était l'apanage de beaucoup de rouquines : ses rougissements passaient rarement inaperçus.

Elle eut une brève hésitation. Se connaissant, elle n'allait jamais pouvoir trouver son chemin jusqu'au bureau de Monsieur Dalember, il lui fallait donc absolument demander de l'aide à quelqu'un. Mais se résoudrait-elle à frapper à la porte de ce placard et déranger ces deux personnes, quelles qu'elles soient, en pleins ébats amoureux, seulement pour s'enquérir de la direction à prendre pour rejoindre le lieu de travail du proviseur ? Agathe poussa un léger grognement en dodelinant de la tête. Jamais de la vie, la situation l'embarrasserait beaucoup trop. Elle s'apprêtait à continuer ses recherches lorsqu'elle entendit glousser dans le local et vit, avec horreur, la poignée de la porte s'abaisser. Elle eut à peine le temps de réagir et se retrouva face à face avec une jeune femme en tailleur, légèrement débraillée et un garçon en jean et baskets à la mine hilare. Se rendant compte de la présence d'Agathe dont le visage prenait au gré des secondes

des nuances de rouge de plus en plus alarmantes, l'amant de l'inconnue partit dans un fou rire et mit une tape sur les fesses de sa partenaire de jeux avant de prendre congé.

— Allez, à plus Justine ! lança-t-il.

Ladite Justine resta pétrifiée sur place, les yeux fixés sur Agathe. Cette dernière essaya de reprendre contenance et s'éclaircit la voix.

— Bonjour, Agathe Jugnon. Vous serait-il possible de m'indiquer le bureau de Georges Dalembert, s'il vous plaît ?

Elle avait prononcé sa phrase d'une traite, s'efforçant de cacher son trouble à la jeune femme.

— Oh mince... vous êtes la nouvelle infirmière scolaire, c'est ça ?

Agathe opina du chef.

— S'il vous plaît, ne lui dites rien de... de ce qui vient de se passer. Ce n'est pas du tout ce que vous pensez, je...

— Je ne pense rien Mademoiselle... euh ?

— Colbert. Justine Colbert, je suis la conseillère principale d'éducation, ici, à Ravailac.

Agathe ouvrit des yeux ronds. Une CPE qui fricotait avec un élève, mais où était-elle tombée ?!

— Loin de moi l'idée de vous faire la morale, mais n'est-ce pas interdit d'avoir une relation intime avec... un élève ? demanda-t-elle d'un air pincé.

Justine Colbert la regarda, stupéfaite, avant d'éclater de rire.

— Mais enfin, David n'est pas un élève, il est pion... enfin surveillant, se reprit-elle.

La réponse de la jeune femme, bien que déstabilisante, parut satisfaire Agathe. Au moins, ce jeune homme était-il majeur. Elle consulta sa montre : 9 h 34. Voilà, elle était définitivement et irrémédiablement en retard.

— Oui, d'accord, vous faites bien ce que vous voulez après tout. Donc, le bureau de Monsieur Dalember ?

La jeune conseillère lui fit comprendre qu'elle ne se trouvait pas au bon étage et résolument pas dans le bon bâtiment, les services administratifs se trouvant tout de suite à gauche après le portail du lycée. Que de temps perdu pour rien !

*
* *

Croisant et décroisant nerveusement les jambes, Agathe, assise sur l'un des fauteuils en plastique de l'accueil, attendait patiemment que Monsieur Dalember ait fini son entretien téléphonique et que la réceptionniste lui donne le feu vert pour entrer dans son bureau.

Il n'a pas intérêt à me faire remarquer mon retard. On n'a pas idée de laisser les gens poireauter de cette façon... pesta-t-elle intérieurement.

Enfin, on lui signifia que le proviseur était prêt à la recevoir. Agathe jeta un coup d'œil furtif à la pendule murale : 10 h 05. Mieux valait tard que jamais. Elle se leva et parcourut la courte distance qui la séparait du bureau en à peine quelques secondes. Elle détestait les entretiens de ce type, elle avait toujours été mal à l'aise quand il fallait « se vendre » à un potentiel employeur. Bien sûr, cette fois, les choses étaient différentes, sa demande de mutation l'avait

amenée dans ce lycée, il ne s'agissait donc pas de convaincre qui que ce soit, son embauche était ferme, mais pour Agathe, c'était tout de même une étape désagréable. Elle frappa trois coups à la porte affichant un petit écriteau mentionnant le nom et la fonction de son interlocuteur et pénétra dans le bureau lorsqu'on l'y invita.

Pour Agathe, grande maniaque du rangement devant l'éternel, la vue de cet espace encombré, jonché de dossiers du sol au plafond, et poussiéreux, faillit lui provoquer une attaque. Derrière le plan de travail en bois, se tenait debout et l'air sérieux un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gras et grisonnants et au ventre bedonnant.

— Dois-je vous nommer Mac Tavish ou Jugnon, chère madame ?

Quelle délicate attention de la part de ce bonhomme malgracieux de lui rappeler son statut de femme presque divorcée...

— Jugnon, répondit Agathe. Le divorce n'a pas encore été prononcé, dit-elle en se postant de l'autre côté du bureau, ignorant royalement la main tendue de Dalember qui venait de la passer dans ses cheveux d'une propreté douteuse.

Le proviseur laissa retomber son bras, essuyant au passage sa main sur sa veste de costume prête à exploser. Il lui proposa de libérer une des chaises qui croulait sous les dossiers pour s'asseoir. Après un bref coup d'œil à la pile, elle déclina, prétextant vouloir rester debout.

— C'est vous qui voyez, Madame Jugnon, dit Dalember en s'affalant sur son fauteuil qui émit une sorte de gémissement plaintif en réceptionnant son utilisateur. Bien, c'est donc votre premier poste en lycée, c'est bien ça ?

— C'est exact. Je suis infirmière scolaire depuis trois ans, mais je n'ai exercé qu'en collègue.

— Avant cela, vous aviez travaillé en service psychiatrique hospitalier... poursuit Dalembert.

— Oui, pendant sept années, dont trois en psychiatrie infantile.

— Et pourquoi avoir demandé votre mutation, si ce n'est pas indiscret ?

Si, c'est indiscret...

— Choix personnel.

Dalembert jeta un regard par en dessous à Agathe.

— Hum... bien. Vous avez des questions ?

— Puisque vous me le demandez... J'ai cru comprendre que la personne qui m'a précédée est partie précipitamment et...

— Choix personnel, la coupa le proviseur d'un air goguenard.

« Au bout de chaque rue, une montagne », disait Stendhal, le plus célèbre des Grenoblois qui, d'ailleurs, détestait sa ville natale.

En théorie cela devait être vrai, aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans le Grenoble que connaissait l'écrivain, mais aujourd'hui, étant donné le nombre d'immeubles qui peuplaient la cité, et leur hauteur, on ne pouvait guère voir la montagne de chez soi si l'on vivait dans le centre, à moins d'avoir élu domicile sur un toit. Agathe en savait quelque chose. Son appartement, situé au deuxième étage d'une bâtisse sise rue Jean-Jacques Rousseau, non loin d'ailleurs de celui dans lequel Stendhal avait poussé ses premiers cris, avait pour seul vis-à-vis les fenêtres du voisin d'en face qui ne quittait presque jamais son poste d'observation. Elle était condamnée à vivre avec les doubles rideaux fermés en quasi-permanence puisque malheureusement, ces vieux bâtiments du centre-ville ne possédaient ni volets ni stores. Sa demande de mutation avait été acceptée sur le fil, suite à une défection de dernière minute et dans l'urgence du déménagement, ce petit appartement doté de deux chambres était le seul logement qu'elle avait pu trouver à quelques semaines de la rentrée des classes.

Ce fut un vrai crève-cœur d'abandonner sa jolie résidence en banlieue lyonnaise, mais elle n'en pouvait plus de faire semblant. Thomas, son mari, lui avait pourtant dit que ce n'était pas à elle de partir, qu'il pouvait chercher un studio et leur laisser la maison à elle et Lily, qu'elle pourrait la garder après que le divorce eut été prononcé. Mais Agathe avait

refusé. La cohabitation devenait beaucoup trop difficile et le fait même de vivre dans l'endroit où elle avait les plus beaux comme les plus mauvais souvenirs lui était, depuis plusieurs mois, insupportable. Mettre une centaine de kilomètres entre elle et son ancienne vie, aussi bien personnelle que professionnelle, avait été pour elle plus qu'une nécessité. Elle avait passé une semaine intense à éplucher les annonces immobilières à la recherche du nid douillet qui allait l'accueillir elle et sa fille pour leur nouveau départ et avait trouvé cet appartement providentiel. Et dans une volonté de couper tous les liens avec sa vie d'avant, Agathe avait fait une razzia dans l'IKEA le plus proche afin de se sentir vraiment chez elle. Lily avait donc eu le plaisir de découvrir sa nouvelle chambre en rentrant de son week-end chez son père. La petite fille avait bien sûr eu le droit d'y apporter ses fidèles amies peluches, il était hors de question de la déraciner complètement.

Agathe expira bruyamment. Il fallait voir le bon côté des choses, au moins en s'installant à Grenoble, Lily n'avait manifesté aucune tristesse à l'idée de quitter son ancienne école. Elle ne s'y était pas fait de vrais copains, selon ses propres paroles. C'était une fillette indépendante, un peu solitaire... différente, et si elle avait toujours eu du mal à se faire accepter des enfants les plus exubérants de par cet aspect de sa personnalité, Lily n'en restait pas moins une petite fille attachante aux yeux du plus grand nombre. La séparation de ses parents était difficile à vivre pour elle, même si elle avait à cœur de ne pas le montrer pour éviter qu'ils se fassent du souci. Lily continuerait à voir son père un week-end sur deux et une partie des vacances scolaires. Rien n'était encore officiel, mais Agathe et son, presque, ex-mari, avaient réussi à s'entendre sur ce point.

Agathe tourna lentement sur elle-même au milieu de son minuscule salon. Et puis ce logement n'était pas désagréable, bien au contraire, il avait ce petit côté intimiste et chaleureux dont elle avait bien besoin pour se sentir chez elle. Il fallait juste qu'elle s'habitue à sa taille. Elle leva le visage vers le plafond. Avec un deuxième étage sous les toits, on ne pouvait pas espérer mieux comme hauteur, mais ne mesurant qu'un mètre soixante, elle n'aurait aucun mal à aller et venir dans l'appartement. Thomas n'aurait jamais pu y vivre en revanche, avec son mètre quatre-vingt-dix... Elle se morigéna intérieurement. Quelle réflexion idiote ! Son ex-mari serait bien la dernière personne avec laquelle elle envisagerait de cohabiter ici, ils s'étaient fait trop de mal. Et pourtant ils s'étaient tellement aimés...

Ils s'étaient rencontrés dans le service de chirurgie orthopédique où Agathe avait eu son premier poste après son diplôme, avant que celle-ci ne décide finalement d'effectuer une partie de son parcours professionnel quelques années dans la psychiatrie. Il avait alors 22 ans et était promis à une brillante carrière dans le basket-ball, un sport qu'il pratiquait depuis qu'il était en âge de tenir un ballon entre ses mains. Ce jour-là, son coach l'avait accompagné en urgence pour une mauvaise blessure au poignet qu'il s'était faite au cours d'un entraînement. Le diagnostic avait été sans appel : même avec une immobilisation de plusieurs semaines et une rééducation adéquate, son poulain ne pourrait sûrement plus jouer en professionnel. Agathe avait assisté, impuissante, aux tourments de ce jeune patient dont l'avenir dans cette discipline qu'il affectionnait tant était plus que compromis. Il avait passé un certain temps dans son service. N'ayant qu'une faible différence d'âge, ils avaient vite sympathisé et une attirance mutuelle avait fini par s'installer. Pourtant,

respectueuse de la déontologie, Agathe n'avait pas permis que leur relation aille plus loin, du moins tant que Thomas était son patient et prisonnier des murs de l'hôpital. Ils s'étaient donc contentés de sourires, de doigts frôlés sans jamais franchir les limites qui leur étaient imposées.

Mais dès que Thomas avait quitté le service pour partir en convalescence dans un centre de rééducation fonctionnelle, il lui avait demandé si elle accepterait de venir lui rendre visite en tant qu'amie... et plus si affinités. Les deux jeunes gens avaient alors commencé à se voir en dehors de tout rapport soignant-patient et s'ils affichaient une certaine réserve à chacune de leurs rencontres au centre, il n'en fut plus de même quand Thomas acheva sa rééducation et put retourner vivre chez ses parents. Quelque temps plus tard, il emménagea dans le petit deux-pièces d'Agathe et se lança, non sans nostalgie, à la recherche d'une autre orientation professionnelle.

Malgré sa déception, il avait tenu à ce que son nouveau métier lui fasse conserver un lien avec le milieu du sport, il s'était donc logiquement tourné vers le marketing sportif, le jeune homme s'avérant aussi plutôt doué dans le domaine de la communication. Après leur mariage, ils avaient décidé d'attendre encore quelques années avant de mettre en route leur premier enfant. Et quand enfin ils s'étaient sentis prêts, le bébé tant désiré avait eu bien du mal à montrer le bout de son nez. L'arrivée de la petite Lily dans leur vie avait eu toutes les allures d'un miracle et ce minuscule être humain qui avait hérité de la chevelure de feu de sa maman et des yeux noisette de son papa avait tout naturellement occupé la plus grande place dans leurs cœurs. Cependant, même si certains couples voyaient parfois leurs liens s'émousser, leur intimité prendre un coup dans l'aile, lorsque la famille

s'élargissait, cela n'avait pas été le cas d'Agathe et Thomas, qui s'aimaient toujours aussi fort... jusqu'à ce qu'un grain de sable vienne, dix-huit mois auparavant, gripper les rouages de leur existence et crever leur petite bulle de bonheur. Mais avant cela, peu de temps après la naissance de Lily, Agathe avait opéré un changement de cap dans sa carrière et passé le concours d'infirmière de l'Éducation nationale pour que son emploi du temps soit davantage en adéquation avec sa nouvelle vie de famille.

Et puis, une deuxième grossesse plus difficile qui s'était terminée aussi vite qu'elle avait commencé, deux façons différentes de gérer ses émotions, son deuil... Agathe avait vu un fossé de plus en plus grand se creuser entre elle et l'homme qu'elle aimait, une distance affective prendre de plus en plus d'ampleur... jusqu'à la découverte de la trahison suprême. Une ultime blessure qu'elle avait préféré taire, choisissant la fuite plutôt que de confronter le coupable à son crime. Il était de toute façon trop tard pour sauver les meubles, ils s'étaient éloignés, plus qu'assez pour espérer pouvoir réparer leur couple.

Agathe s'était fait une raison : ainsi allait la vie. Elle pouvait vous offrir les plus belles années de bonheur et finir par vous laisser sur le carreau avec des miettes de réminiscences heureuses. L'une des plus jolies choses de son histoire avec Thomas qu'elle considérerait toujours comme un trésor était leur fille. Elle était la preuve que cet amour avait bel et bien existé, ce dont elle avait le plus de mal à se souvenir aux heures les plus sombres lorsque la nostalgie d'un passé radieux venait l'assaillir.

La jeune femme exhala un souffle mélancolique. Sa petite merveille de 6 ans ne reviendrait pas avant la fin de l'après-

midi. Thomas avait promis de la ramener tôt en cette veille de rentrée scolaire. Ni lui ni Agathe n'avaient voulu utiliser les services d'accompagnement de la Société Nationale des Chemins de Fer. Le papa de Lily préférait encore parcourir 224 kilomètres dans le même après-midi plutôt que de confier sa fille à de parfaits inconnus. C'était d'ailleurs un des points sur lesquels les deux parents étaient encore d'accord... Thomas n'avait jamais mis un pied dans leur logement grenoblois et Agathe n'avait pas l'intention de le lui faire visiter... sauf si leur petite Lily insistait pour montrer à son papa sa chambre décorée en style folklore écossais, bien entendu. Elle ne se voyait pas lui refuser ce plaisir.

Leurs échanges se limitaient depuis plusieurs mois à l'organisation des séjours de Lily chez son père et à la procédure engagée pour leur divorce qui avait d'ailleurs tendance à traîner depuis des semaines. Il fallait que les choses soient claires et définitives pour tout le monde. Elle n'avait pas encore décidé — mais de toute façon, ce n'était pas une priorité —, si elle allait garder le nom de Jugnon ou reprendre celui de Mac Tavish, lui rappelant ses origines écossaises.

Agathe sourit à la pensée de son père, un grand gaillard aux larges épaules à qui elle devait également sa crinière flamboyante et ses yeux émeraude. Tout le contraire de sa mère, une petite femme énergique, Grenobloise pure souche, qui arborait fièrement des cheveux d'un noir de jais et un regard du même ton. Ce couple improbable confirmait l'adage que les opposés s'attiraient. James et Laurence Mac Tavish avaient pourtant tous deux une forte personnalité qui ne les avait pas mis à l'abri des disputes. Leur tempérament et les aléas du destin n'avaient pas rendu leur existence facile et sans heurts, mais l'amour qu'ils se portaient l'un à l'autre

avait toujours été leur ciment et avait permis que leur histoire dure, contre vents et marées. Agathe aurait voulu que son mariage avec Thomas soit à l'image du leur, elle en avait longtemps rêvé... jusqu'à l'impensable. Qui aurait pu dire qu'après tant d'années passées à s'aimer, l'homme de sa vie la tromperait avec la jeune fille au pair au moment où elle aurait eu le plus besoin de son soutien...

Chloé contempla, désabusée, les bouts de tissu éparpillés sur son lit. Elle avait littéralement vidé son armoire, essayé toutes les tenues possibles et imaginables, mais s'était rendue à l'évidence : rien ne lui allait. Et ce n'était pas simplement le constat habituel que toute jeune adolescente indécise faisait devant sa garde-robe, non. Elle avait tellement fondu pendant les vacances d'été que tous ses vêtements étaient devenus trop larges pour son nouveau corps. Malgré elle, un léger sourire naquit sur ses lèvres. N'était-ce pas l'excuse idéale pour zapper cette rentrée scolaire qu'elle redoutait tant ? Non, ça ne passerait jamais. Son père ne l'entendrait certainement pas de cette oreille. Et puis elle n'avait pas spécialement envie qu'il porte un intérêt démesuré à cette perte de poids fulgurante. Il avait été jusque-là bien trop occupé par son travail pour s'en apercevoir, non pas qu'il s'en moque, mais il avait seulement l'esprit ailleurs... Chloé ne voulait pas qu'il s'inquiète et c'était ce qu'il ferait inmanquablement s'il prenait conscience que sa fille unique usait de subterfuges pour lui faire croire qu'elle se nourrissait correctement. Elle était tout ce qui lui restait.

Trois ans plus tôt, Sacha Pacier avait perdu son épouse et Chloé sa mère par la même occasion. Emportée par une méningite foudroyante à l'aube de ses 37 ans, Sandrine Pacier avait ressenti les premiers symptômes alarmants après un week-end chez un couple d'amis revenant d'un séjour au Niger. Si ceux-ci avaient pu bénéficier d'une prise en charge efficace à temps, la mère de Chloé, fatiguée par une grippe récente, avait succombé en quelques heures. Quand le drame était survenu, la jeune fille, qui avait alors 13 ans, passait ses

vacances en Espagne avec ses grands-parents et son père, chef cuisinier à plein temps à l'époque, était parti accompagner un de ses apprentis dans la proche banlieue de Lyon pour le présenter à l'un de ses confrères dans le restaurant duquel il allait continuer une partie de sa formation. L'un et l'autre avaient longtemps ressenti, au-delà d'une peine indescriptible, le poids insupportable de la culpabilité. La culpabilité de ne pas avoir été aux côtés de l'être cher lorsque celui-ci poussait son dernier soupir. Père et fille avaient, sinon guéri, au moins soigné du mieux qu'ils le pouvaient, leur chagrin ensemble. Ce malheur les avait plus que jamais rapprochés, leur complicité s'était renforcée. Ils veillaient l'un sur l'autre, s'attachaient à être présents, à l'écoute, dans toutes les épreuves qu'ils pouvaient être chacun amenés à traverser... jusqu'à il y a quelques semaines. Avant le début des vacances scolaires, tout avait changé. Depuis Léna, rien n'était plus pareil...

Chloé était devenue plus taiseuse. Son père avait tenté, avec une certaine maladresse, de lui dire qu'il était là si elle avait besoin de parler, mais ce chagrin-là était celui de sa fille et il ne parvenait pas à le gérer, du moins pas de la même façon que le deuil qui les avait réunis trois ans plus tôt. Elle sentait régulièrement le regard de son père peser sur elle, mais dès qu'elle levait les yeux dans sa direction, il tournait la tête, comme gêné d'avoir été pris sur le fait. Elle ressentait son embarras, son malaise, mais n'arrivait pas à mettre le doigt sur la véritable raison de ce changement d'attitude qui était, selon elle, beaucoup plus profonde qu'une incapacité à la consoler.

Aujourd'hui Chloé remettait les pieds dans l'enceinte du lycée Ravillac pour la première fois depuis le drame. Depuis que Léna avait sauté de la terrasse du toit du bâtiment

administratif et que son corps longiligne et frêle avait percuté dans un bruit mat le sol de la cour d'entrée du lycée, devant une foule d'élèves horrifiés. Chloé n'était pas présente, mais des esprits bien-pensants avaient cru bon de lui raconter la scène avec force détails. Elle en avait fait des cauchemars pendant plusieurs semaines... Elle avait tenté d'appeler Capucine, le dernier membre de ce quatuor d'amis inséparables qu'elle formait avec Léna et Lucas, mais celle-ci était demeurée injoignable durant toutes les vacances d'été. Cette défection donnait une raison supplémentaire à Chloé de redouter cette rentrée. Elle savait que Capucine serait encore dans la même classe qu'elle cette année, et elle ignorait totalement comment elle allait réagir en la revoyant après toutes ces semaines de silence. Pourrait-elle compter sur son amitié, son soutien ? Cette distance qu'elle avait soudain laissée s'installer entre elles n'augurait rien de bon.

Trois coups légers furent frappés à la porte de sa chambre.

— Chloé, ma puce, ton petit déjeuner t'attend. Mets un peu le turbo, sinon tu vas être à la bourre. Ce serait du plus mauvais effet pour ton premier jour.

L'adolescente souffla silencieusement avant de répondre à son père.

— J'arrive Papa, mais... j'ai plus rien à me mettre. Mes fringues sont... pfff toutes *has been*, elles datent de l'année dernière !

À travers le panneau de bois, elle entendit un rire léger.

— Et c'est maintenant que tu t'en rends compte ? Je t'ai proposé il y a une semaine d'aller faire du shopping et...

Chloé ne lui permit pas de terminer sa phrase et alla ouvrir la porte à la volée, emmitouflée dans une large robe de

chambre en éponge vert pomme. Sacha la détailla de la tête aux pieds.

— C'est une blague ? Tu es toujours en pyjama ?!

Chloé fixa son père d'un air gêné.

— Papa... est-ce que tu crois que... que je pourrais prendre un ou deux trucs dans les vieilles affaires de... de Maman ?

Dans les yeux noirs de Sacha, la tristesse se mêla à la surprise.

— Les affaires de Maman ? répéta-t-il, hébété.

Son regard sonda une nouvelle fois la silhouette de sa fille. Chloé était certes aussi grande que l'avait été sa mère, mais si Sandrine aimait être féminine, la nature ne l'avait pas dotée de certains atouts propres à son sexe, contrairement à leur fille qui se cachait toujours sous des pulls informes pour dissimuler ses courbes généreuses. La requête de Chloé lui parut soudain incongrue : comment diable pourrait-elle rentrer dans les vêtements de sa mère ?! Et c'est à ce moment-là qu'il les distingua vraiment : ses joues creuses, les ombres sous ses yeux... et l'énergie avec laquelle elle maintenait autour de son cou le col de son épaisse robe de chambre. Pourquoi ? Les températures étaient encore très chaudes en ce début de mois de septembre.

— Chloé... tu n'aurais pas perdu un peu de poids ?

Le visage de l'adolescente rosit légèrement, mais elle ne se laissa pas déstabiliser.

— J'ai moins d'appétit en été, c'est normal que j'aie quelques kilos en moins. Et puis si tu avais partagé avec moi les bons petits plats que tu as mitonnés, tu le saurais... ajouta-

t-elle comme un reproche. S'il te plaît, Papa, juste pour aujourd'hui... Je sais que tu n'aimes pas qu'on y touche, mais... tu crois vraiment qu'elle m'en voudrait ?

Sacha regarda sa fille. Sandrine les avait quittés depuis trois ans déjà, et il savait pertinemment que, non, sa femme ne verrait aucun inconvénient à ce que Chloé porte quelques-uns de ses vêtements. Pour être honnête, c'était lui qui avait toujours sacralisé ce qui avait appartenu à son épouse. Il avait tout conservé et rangé religieusement dans des boîtes dont lui seul avait l'accès. Il poussa un long soupir devant la mine suppliante de sa fille. Peut-être qu'il était temps après tout...

— Non... bien sûr que non, ma chérie. Je pense que ça lui ferait plaisir au contraire, ajouta-t-il avec un sourire qu'il voulut convaincant.

Sans réfléchir, Chloé passa ses bras autour du cou de son père et l'embrassa avec effusion.

— Merci, mon papa adoré, tu me sauves la vie !

Sacha aurait souhaité lui répondre que ce n'était rien, qu'il était temps pour lui d'ouvrir la malle aux souvenirs, mais la seule pensée qui lui traversa l'esprit en cet instant, c'était qu'il n'était pas normal qu'il sente avec autant de netteté les côtes de sa fille à travers l'épais tissu d'éponge lorsqu'il lui avait rendu son étreinte. Non... ce n'était pas normal.